

Milner, Le périple structural, Éditions Verdier, 2008.

BENVENISTE I

Sens opposés et noms indiscernables :
K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste¹

I.

Il s'agira de trois textes : celui de Karl Abel, « Über den Gegensinn der Urworte »² ; celui de Freud, qui se dédouble en un compte rendu de l'article d'Abel dans le *Jahrbuch für Psychoanalyse*, II, 1910, et un commentaire enchâssé dans l'édition de 1911 de *L'Interprétation des rêves*³ ; celui de Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (*La Psychanalyse*, I, 1956, p. 3-16 = *PLG*, p. 75-87). Entre ces textes, la chronologie autorise trois relations asymétriques : de Freud à Abel, de Benveniste à Freud, de Benveniste à Abel. Nous nous intéresserons à la troisième et la formulerons ainsi : qu'y a-t-il dans Abel qui choque si fort Benveniste et quel est l'enjeu du scandale ? Mais Abel n'importe à Benveniste que par référence à Freud et à travers lui. En sorte que la relation de Freud à Abel est, elle aussi, pertinente ; elle est l'image renversée de l'autre : qu'y a-t-il dans Abel qui importe tant à Freud et quel est l'enjeu de la louange ?

Pour répondre sur ce point, il convient de se fonder sur *L'Interprétation des rêves*. Là seulement se laissent

déterminer avec précision la place de la référence à Abel dans l'économie générale de l'œuvre de Freud et les effets de confirmation que celui-ci en attendait⁴. La note sur Abel a été ajoutée à la troisième édition (1911) ; le paragraphe auquel elle se rapporte concerne le statut, dans le rêve, de l'opposition (*Gegensatz*) et de la contradiction (*Widerspruch*). La thèse générale de Freud est, comme on sait, que le rêve ne connaît pas le *Non*. De là suivent deux conséquences :

- 1) le rêve réunit volontiers les contraires et les représente simultanément par un seul élément ;
- 2) le rêve remplace volontiers un élément par celui qui lui est opposé dans l'ordre du désir (*Wunschgegensatz*), en sorte qu'on ne peut décider d'emblée si tel élément, pour peu qu'il dispose d'un contraire, est pris de façon positive ou négative.

Les éléments dont parle Freud sont les éléments constitutifs de la représentation rêvée : mots, objets, couleurs, etc. Ainsi cite-t-il un rêve où la même branche fleurie représentera à la fois l'innocence sexuelle et l'impureté sexuelle. Il lui paraît qu'Abel propose des parallèles exacts dans le domaine strictement lexical : ce qui est vrai, dans le rêve, de la relation entre matériel représentant (branche fleurie) et signification représentée (innocence ou impureté) est vrai, dans la langue, de la relation entre matériel phonique et chose signifiée.

De fait, K. Abel part de la constatation qu'en égyptien le même matériel phonique peut désigner des réalités opposées. Ainsi le même hiéroglyphe (pourvu, il est vrai, d'un déterminatif différent) signifiera

« fort » ou « faible », « ordonner » ou « obéir », etc. Il ne s'agit pas là de collisions homonymiques, comme le prouve l'existence de composés du type « vieux-jeune », « lointain-proche », « lier-séparer », qui, du reste, signifient univoquement « jeune », « proche », « lier ». Si l'égyptien est ainsi organisé, c'est que nos concepts naissent par comparaison : le fort se détermine par rapport au faible, etc. Ainsi, le mot qui désigne, apparemment, à la fois le fort et le faible ne désigne ni l'un ni l'autre, à proprement parler, mais la relation entre les deux. Il contient toute la catégorie de la force, avec ses divers degrés.

Cela étant admis, il reste que le sujet parlant doit se faire entendre le plus univoquement possible. C'est alors au *geste* qu'il revient de distinguer les degrés de la catégorie et de marquer celui qui, en l'occasion, est visé. Cela est manifeste en égyptien et a dû être vrai dans toutes les langues anciennes, ce que confirment des exemples tirés des langues sémitiques et indo-européennes⁵.

Chez Abel, la donnée importante est de l'ordre de l'indistinction. Elle n'est pas de l'ordre du renversement ; il ne s'agit pas des cas où un nom X, désignant normalement A, se trouve désigner non-A. Il en va de même chez Freud ; s'il rappelle que le rêve « représente un élément par son contraire dans l'ordre du désir » (*Interprétation*, p. 274, traduction modifiée par nous), il ne faut pas s'y tromper ; c'est la conséquence qui importe : « on ne peut savoir si un élément du rêve (...) trahit un contenu positif ou négatif » (*ibid.*). C'est que la logique du renversement, à la différence de l'indistinction, suppose le Non. Cela est si vrai que

Freud, pour pouvoir introduire le renversement, est obligé de sérieusement limiter la thèse, pourtant si fortement affirmée, de l'absence de la contradiction dans le rêve: ainsi, au même chapitre, p. 281⁶. La logique du renversement, qui est celle de la censure, est d'un tout autre ordre que le *Gegensinn*. En fait, elle annonce la dénégation (qui sera définie en 1925): le sujet qui dénie dit ouvertement « ce n'est pas A que je désigne », en usant de la négation syntagmatique et explicite. Le sujet qui renverse use, pour désigner A, du nom qui, normalement, désigne non-A; il s'appuie en fait sur l'existence d'un paradigme entre le nom Y de non-A et le nom X de A: la substitution qu'il opère est une négation paradigmatisque et implicite.

Ce n'est pas du tout cela que rencontre Freud chez Abel. Il s'agit au contraire des situations où, justement, il n'y a pas de paradigme linguistique, pas d'opposition entre les *noms* (bien qu'il y ait des différences entre les choses signifiées) et, partant, pas de négation paradigmatisque. Mais ce qui est curieux, c'est qu'Abel ne remet pas en cause, pour sa part, la catégorie de la négation; il y a dès lors un paradoxe: le moment où Freud fait référence à Abel est bien celui où la thèse de l'inexistence du Non dans le rêve est affirmée pour elle-même. Ce n'est pourtant pas cette thèse qu'illustre Abel, mais autre chose: l'impossibilité de décider d'emblée de la signification d'un élément donné.

2.

À bien lire Freud, il apparaît donc que la question de la contradiction et du Non n'est pas la plus décisive.

La thèse de leur inexistence dans le rêve est affirmée, mais aussitôt limitée de toutes les manières: le rêve ne connaît pas le Non, mais il opère des renversements qui le supposent et, qui plus est, il est capable de le représenter en lui-même. Quant à Abel, censé donner un parallèle de langue à l'inexistence du Non, il ne dit rien sur ce point. En vérité, tout se passe comme si le texte de *L'Interprétation* était soumis ici à une *Verschiebung*, un déplacement d'accent; l'important n'est pas ce qui est souligné comme thèse directe, mais bien plutôt sa conséquence: l'indécidabilité.

Aussi faut-il traiter de l'indécidabilité comme telle, en la disjoignant autant que faire se peut de la logique de la contradiction absente, à laquelle elle est explicitement rattachée. Si l'on s'en tient à l'essentiel, la thèse de Freud se dit ainsi: le rêve est analysable de proche en proche en éléments minimaux. Appelons-les des Uns. Le vœu du rêve (*Wunsch*), la pensée du rêve, l'élément minimal du rêve sont de tels Uns. De même, la langue et la réalité sont analysables en Uns: le mot, la chose, l'acte, etc. Or, ces divers Uns ne se répondent pas.

Ni du point de vue de la quantité: ce qui est numériquement Un dans le rêve peut représenter une multiplicité dans la réalité (*condensation*) et inversement. Ni du point de vue de la qualité: ce qui est important dans le rêve peut être anodin dans la réalité ou inversement (*déplacement*); ce qui est confondu dans le rêve peut être distinct ou même opposé dans la réalité (*Gegensinn*), etc.

En fait, la non-coïncidence – quantitative et qualitative – entre les divers Uns peut être conçue comme

le ressort fondamental de l'analyse: un vœu unique peut se dire de multiples et diverses façons, s'accomplir en de multiples et divers actes. Inversement, ce qui, au regard de la langue, apparaîtra comme le même propos, ce qui apparaîtra au regard de la réalité comme la même conduite ou le même objet pourra répondre à des vœux infiniment disparates. Les grandes œuvres de Freud explorent systématiquement les voies de cette non-coïncidence; quant au travail du rêve, il consiste seulement à projeter sur un plan unique, nommé la représentation du rêve, des paquets d'Uns multiples et sans correspondances.

Le *Gegensinn* est le lieu où Freud et Abel se font écho, mais il ne fait que spécifier une configuration infiniment plus générale: la non-coïncidence des Uns et l'indécidabilité. Néanmoins, et c'est une autre ressemblance entre Freud et Abel, chez l'un et chez l'autre, il faut trancher. Tel est le rôle du geste chez le linguiste. Chez le psychanalyste, nul recours au geste: il appartient à l'interprétation et à elle seule de décider. Le rêve n'est pas ouvert à toutes les significations; il n'est même pas, à proprement parler, équivoque: les significations enchevêtrées se laissent répartir sur des lignes distinctes. Les Uns donc ne coïncident pas, mais le principe qu'il y ait de l'Un n'en est pas pour autant aboli. Bien au contraire, il est l'alpha et l'oméga de la *Deutung*⁷.

On pourrait donc dire que l'indécidabilité se renverse: bien loin qu'elle fonde l'indétermination de l'analyse, elle isole la nécessité et le pouvoir de l'Un. Le propre de l'interprète consiste dès lors à introduire une distinction là où la simple vue ne suffit pas.

Telle est bien la méthode de Freud: la branche fleurie est en même temps l'innocence et l'impureté. Mais l'interprétation ne confond pas les lignes: elle les distingue, alors que l'élément de représentation dans le rêve demeure semblable à lui-même. En vérité, le *Gegensinn* consiste à nier le principe leibnizien des Indiscernables: suivant Leibniz, il ne se peut pas que deux êtres qui seraient semblables par toutes leurs propriétés soient néanmoins distincts. Suivant Freud, cela est possible dans le travail du rêve.

3.

En critiquant Abel, c'est effectivement à l'indécidabilité dans la langue que s'en prend Benveniste. Son argumentation peut être résumée ainsi:

- les données philologiques d'Abel sont fausses;
- de toute manière, la notion de *Gegensinn* est absurde quand il s'agit de la langue.

Le premier argument est évidemment faible; il se pourrait en effet que d'autres données concluantes existent en faveur de la thèse d'Abel. Le véritable argument est le second: il est impossible qu'un seul élément de langue X désigne A et non-A tout à la fois, puisque le seul principe de différenciation entre A et non-A, c'est justement qu'ils soient, par des éléments linguistiques, différents: « C'est un dessein contradictoire que d'imputer en même temps à une langue la connaissance de deux notions en tant que contraires, et l'expression de ces notions en tant qu'identiques » (*PLG*, p. 82). Cette position peut s'interpréter en un sens whorfien: un nominalisme linguistique. Le texte

de Benveniste s'y prête: « La langue est instrument à agencer le monde et la société (...) chaque langue est spécifique et configure le monde à sa manière propre » (*ibid.*, p. 82). Mais on peut aussi, au-delà de la lettre, reconnaître ici une position plus radicale: ce que Benveniste énonce c'est que la linguistique n'a rien à savoir d'une instance externe à la langue. Le propre du geste, chez Abel, et de l'interprétation, chez Freud, consistait précisément à introduire, à partir d'un extérieur, des différenciations dans l'objet, sur des points où l'objet lui-même ne différenciait pas. Rien de tel pour Benveniste: la langue accomplit à elle seule toutes les différences dont elle a à connaître. La raison en est que Saussure a dit le vrai: la langue n'est qu'un système de différences. Or cette proposition serait invalidée, si la langue rencontrait d'autres différences que celles qu'elle institue. Le scandale de la position d'Abel affecte donc une thèse essentielle; en fait, elle porte atteinte au concept même de langue, tel que le *Cours* le définit. On conçoit donc la passion de Benveniste.

Il est permis de se demander cependant si cette passion ne l'a pas aveuglé sur le véritable enjeu de la position d'Abel. Diverses interrogations se proposent: la critique de Benveniste est-elle entièrement équitable? La position qu'il articule et qui va, en fait, au-delà de Saussure, est-elle tenable? L'a-t-il lui-même maintenue dans son œuvre? L'indécidabilité comme telle est-elle réductible à ce qu'en dit Abel et, si elle est autre chose, quelle est sa place dans la langue?

4.

Qu'on nous comprenne bien: il ne s'agit pas de remettre en cause les commentaires proprement philologiques de Benveniste. À cet égard, sa démonstration est sans faille; la masse des données indo-européennes citées par Abel est incorrecte ou mal interprétée⁸. Cela cependant n'épuise pas la question.

À supposer même qu'on réduise les données d'Abel à leur minimum, elles démontrent au moins ceci: l'homophonie occasionnelle des antonymes. Ce n'est pas rien. On peut admettre cependant que la linguistique, en elle-même, se contraigne sur ce point au silence. Il y a plus notable: de façon générale, le raisonnement de Benveniste porte sur les lexèmes isolés. Ce ne sont pourtant pas les lexèmes qui devraient faire foi, mais les emplois: il est imaginable en effet qu'une langue confonde en un seul lexème deux notions que, par ailleurs, elle distingue en d'autres points. Ainsi, l'allemand ne distingue pas le passé ponctuel (passé simple français) et le passé duratif (imparfait français) dans la morphologie verbale. Il opère cependant une distinction comparable en un tout autre domaine: celui des conjonctions de temps où la différence entre *als* (ponctuel) et *wenn* (duratif) n'a pas d'analogue en français. Il serait donc vain de soutenir que l'allemand ignore une distinction présente en français; une telle conclusion ne serait appuyée que sur un examen partiel des données. De façon générale, il est toujours aventureux d'affirmer qu'une différence est ou n'est pas opérée dans une langue; Benveniste du reste — il y a quelque ironie à le rappeler — avait entre

tous souligné la nécessité de tenir compte de tous les emplois, avant de tirer la moindre conclusion.

Dans le détail, il arrive même qu'on découvre chez Benveniste comme un écho d'Abel: « À supposer qu'il existe une langue où "grand" et "petit" se disent identiquement, ce sera une langue où la distinction de "grand" et "petit" n'a littéralement aucun sens » (PLG, p. 82). Or, Abel ne dit, à première vue, pas autre chose: « Le mot qui unissait originellement les concepts "fort" et "faible" ne désignait en vérité ni "fort" ni "faible". » Il est vrai qu'Abel continue: « Il désignait la relation entre les deux et la différence entre les deux (...) il contenait (...) la catégorie de force entière. » Cette dernière conséquence serait niée par Benveniste, puisqu'à ses yeux, dans une telle circonstance, la catégorie de « force » n'existerait pas. C'est ce qui ressort de la conclusion qu'il tire de la non-distinction entre « grand » et « petit »: dans ce cas, dit-il, « la catégorie de la dimension n'existe pas » (*ibid.*, p. 82).

Or, cette conclusion n'est pas incontestable. Ainsi, le latin *altus*, comme on sait, ne distingue pas le *haut* du *profond*. Benveniste propose sur ce point une analyse: « La notion de *altus* s'évalue (...) dans la direction de bas en haut, c'est-à-dire du fond du puits en remontant ou du pied de l'arbre en remontant, sans avoir égard à la position de l'observateur » (*ibid.*, p. 81). Soit; mais on pourrait aussi supposer que le latin désigne la dimension verticale en elle-même, sans distinguer si elle est ascendante ou descendante. Bien loin donc que l'absence de distinction entre le *haut* et le *profond* abolisse l'expression de

la dimension verticale pure, elle la ferait au contraire apparaître pleinement. Une telle analyse n'est pas nécessairement préférable à celle de Benveniste; à première vue, elle ne lui est pas inférieure.

Le cas du latin *sacer* est plus compliqué. Benveniste le règle fort rapidement: s'il y a double sens, dit-il, c'est uniquement parce que le sacré comme tel est marqué d'une « dualité foncière ». En réalité, poursuit-il, le mot en lui-même ne comporte aucun *Gegensinn*: « Au Moyen Âge, le roi et le lépreux étaient l'un et l'autre, à la lettre, des "intouchables", mais il ne s'ensuit pas que *sacer* renferme deux sens contradictoires » (*ibid.*, p. 81). Soit, mais on pourrait concevoir que *sacer*, tout comme le « fort/faible » de l'ancien égyptien, ne signifie ni le sacré ni le maudit, mais la relation des deux termes: soit la dimension de la limite entre le pur et l'impur. Abel ne dit pas autre chose.

Quand Benveniste affirme: « Ce sont les conditions de la culture qui ont déterminé vis-à-vis de l'objet "sacré" deux attitudes opposées », on peut même se demander s'il ne commet pas une pétition de principe. Qu'est-ce après tout que la signification du mot *sacer* sinon justement une attitude culturelle? Si celle-ci se divise en versants opposés, il faut bien admettre que le même mot est pris en des significations opposées. Pour sauver la position de Benveniste, il convient de la rendre plus explicite qu'il ne l'a fait lui-même. On peut, pour ce faire, recourir à la distinction frégéenne entre le sens (*Sinn*) et la référence (*Bedeutung*): le mot *sacer* a pour référence deux attitudes inversées au sein d'une seule et même culture, mais son sens est

unique. Selon toute vraisemblance, on définira ce sens comme la pure position d'une limite.

On notera que Benveniste parle bien de sens et non de référence. Une telle position en elle-même ne serait pas, nous l'avons vu, incompatible avec le commentaire d'Abel. Mais il y a plus : cette position ne pourrait pas être maintenue par Benveniste. En effet, à bien lire son analyse, le facteur déterminant, dans le cas de *sacer*, est tout entier du côté de la notion désignée ; or, celle-ci n'est pas du *Sinn* mais bien de la *Bedeutung*. C'est l'ambivalence du sacré qui détermine les propriétés du lexème ; ce n'est pas le sens du lexème qui détermine les propriétés du sacré. La langue ici est affectée par ce qui lui est radicalement extérieur et non l'inverse : cela n'est pas conforme à Whorf ; en vérité, cela n'est même pas conforme à Saussure. Il ne s'agit pas de remettre en cause une telle analyse ; peut-être est-elle effectivement la meilleure quand il s'agit de l'expression linguistique de certaines catégories anthropologiques majeures. On sait que les anthropologues ne sont généralement pas saussuriens. Mais il faut bien admettre alors que, dans certains cas, la position d'Abel – non dans sa lettre, mais dans son esprit – retrouve quelque pertinence : si même les exemples de *Gegensinn* se restreignent, l'important est qu'ils existent.

Si en revanche on veut s'en tenir au *Sinn*, il faut reconnaître que l'expression du sacré n'est que l'illustration particulière d'une structure plus générale. Tout mot qui désigne la limite séparatrice entre deux domaines sera un mot « dédoublé ». Une limite peut être abordée d'un côté ou de l'autre et, pour peu que

les deux côtés soient conçus comme opposés, la double possibilité s'accomplira en *Gegensinn*. On en trouve de remarquables exemples dans les langues. Ainsi, le nom indo-européen de la femme s'est spécialisé dans le domaine anglais de manière à signifier *La* femme, celle qui fait limite à l'ensemble des femmes dans la société : *queen* (qui est le même mot que le grec *gunè*) signifie aussi bien la reine que la prostituée, en moyen anglais⁹. En français, l'on dira « c'est un monde » dans une conjoncture qui, justement, témoigne du désordre le plus radical et capable de faire douter de l'existence du moindre monde. La faute est un acte qui a eu lieu et n'aurait pas dû avoir lieu ; *faute de* s'emploie quand un acte n'a pas eu lieu et aurait dû avoir lieu. *Risquer* signifie qu'on met en jeu ce qu'on a et qu'on redoute de perdre ; il signifie aussi qu'on s'expose à éprouver ce qu'on n'a pas et qu'on redoute d'avoir : d'où la synonymie par des voies inversées de *risquer sa vie* et *risquer la mort*¹⁰.

La liste serait longue ; on peut y ajouter de beaux exemples dus à Benveniste lui-même. Les premiers dépendent de la relation entre le don et l'échange, dans la suite des analyses de Mauss. En 1951 (« Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », *PLG*, p. 315-326), Benveniste établit que dans la plupart des langues indo-européennes, les racines signifiant « donner » signifient aussi « prendre ». Ainsi la racine **dō-* signifie « donner » dans toutes les langues où elle est représentée, sauf en hittite, où elle signifie « prendre ». Benveniste expose, non sans ironie, l'embarras de ses collègues, s'ingéniant soit à inventer deux racines séparées, soit à tirer le sens « donner »

du sens « prendre », soit l'inverse. Il ajoute: « le problème est mal posé. Nous considérons que **dō-* ne signifiait proprement ni "prendre" ni "donner", mais l'un ou l'autre selon la construction » (p. 316). L'ombre d'Abel passe, ignorée. Elle se fait plus insistante encore, quelques lignes plus bas: « "Prendre" et "donner" se dénoncent ici, dans une phase très ancienne de l'indo-européen, comme des notions organiquement liées par leur polarité et susceptibles d'une même expression » (PLG, p. 317). D'autant que les exemples se multiplient: la racine **nem-* est proposée comme source commune de l'allemand *nehmen*, « prendre », et du grec *nemô*, dont l'un des sens est « donner légalement en partage ». En cela, Benveniste s'oppose à l'ensemble des comparatistes, qui jugeaient insurmontable la différence sémantique des deux unités. Même analyse pour le germanique *geben*, « donner », dans sa relation au vieil irlandais *gaibim*, « prendre, avoir ». Le commentaire prend ici des accents ouvertement abéliens: « Ces termes sont affectés d'une instabilité apparente qui reflète en réalité la double valeur inhérente à des verbes de ce sens. Les étymologistes refusent souvent d'admettre ces significations opposées [*sic*, J.-C. M.] ou tâchent de n'en retenir qu'une, repoussant ainsi des rapprochements évidents (...) » (p. 318, n. 1). L'article tout entier mériterait d'être cité, tant il abonde d'exemples pertinents. Admettons que la relation du don ait des propriétés particulières qu'il serait imprudent de généraliser; on n'en revient pas moins à la conclusion; si les données d'Abel sont fausses, le phénomène qu'il pointe est authentique.

Second exemple: en grec, le mot *aidôs* désigne à la fois la honte et l'honneur (NA, p. 79 sq. Même analyse implicite dans VI, p. 340 sq.). Il s'agit du sentiment collectif de l'honneur et des obligations qui en résultent pour le groupe. Mais ce sentiment et ces obligations sont le plus vivement ressentis quand l'honneur collectif est lésé. Alors, l'honneur de tous, bafoué, devient la « honte » de chacun. On pourrait aisément raisonner ici en termes de *Gegensinn*; on peut aussi raisonner en opposant le collectif et le distributif, comme le fait Benveniste; on peut enfin évoquer la formule de Lacan: l'Autre renvoie au sujet son message sous une forme inversée. On ne saurait dire en tout cas que les Grecs aient été hors d'état de distinguer entre la honte et l'honneur. Ce qui ressort des textes, c'est plutôt qu'ils pensaient les deux emplois d'*aidôs* dans leur relation et dans leur distinction. Abel n'eût pas dit autre chose et il faut admettre, ici encore, que la langue connaît comme distinctes deux notions qu'elle exprime d'un même mot.

5.

La position de Benveniste ne saurait donc être maintenue dans son entièreté; il a lui-même proposé les exemples qui la corrigent. Ceux-ci sont antérieurs à l'article de 1956. On serait donc en droit de s'étonner que Benveniste ne les ait pas rappelés de son propre chef. En un premier temps, on invoquera une raison insuffisamment soulignée par les commentateurs: dans son article, qui n'est nullement une contribution de pure forme à la nouvelle revue *La Psychanalyse*, les

remarques sur le *Gegensinn* sont accessoires. Bien plus importantes, les premières et dernières pages avancent des thèses sur le statut scientifique de la psychanalyse, tel que Lacan permet enfin de l'établir (cf. *PLG*, p. 77). Dans la réflexion qui est là proposée sur la causalité dans l'analyse et la redéfinition de celle-ci en termes de « motivation », il y a les éléments d'une épistémologie ambitieuse, sinon téméraire; on croirait y percevoir comme un écho lointain de Politzer, dont Benveniste avait jadis croisé la route (cf. *infra*, p. 123). De l'influence de Politzer, le titre « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » porte en tout cas témoignage. La locution « la découverte freudienne » reprend les premières pages du chapitre I de la *Critique des fondements de la psychologie*: « de même que dans le cas du physicien, l'efficacité pratique du savoir du psychanalyste est révélatrice du fait que nous sommes en présence de découvertes véritables » (p. 30 de l'édition des PUF; je souligne). Tout se passe comme si Benveniste s'estimait en position de reprendre le dessein de Politzer avec les moyens nouveaux que lui offrait Lacan. Au regard de quoi, Abel compte peu. Les thèses proprement épistémologiques de Benveniste n'ont eu, il faut bien le dire, aucune suite. Il n'est pas sûr que Lacan les ait reçues avec faveur ni qu'il leur ait prêté la moindre attention; il n'en fait pas état; il ne cite jamais – et pour marquer sa distance – que les remarques sur le *Gegensinn*.

Mais il y a de toute manière plus à dire. Au silence de Benveniste touchant ses propres rencontres avec les « significations opposées », il faut conférer le statut

d'un oubli ou d'une méconnaissance. Dans l'un ou l'autre cas, on conclura que nulle raison de circonstance n'est suffisante à en rendre compte. Ou il faudrait qu'il s'agît d'une circonstance éternelle. Tout grand linguiste définit la structure d'un moment qui lui est propre, où s'accomplit à ses propres yeux l'*acmé* de la démonstration linguistique. Or, le lecteur se convaincra aisément de ce qui caractérise le moment benvenistien par excellence: parvenir à démontrer que deux objets linguistiques, indiscernables par leurs propriétés de langue, doivent néanmoins être comptés pour deux au regard de l'analyse.

Le nom latin de l'esclave *servus* ne désigne pas un gardien de troupeau et n'est pas à rapprocher de *servare*, « surveiller », bien que l'esclave, matériellement, soit le plus souvent un gardien de troupeau (*VI*, p. 359); le père classificatoire n'est pas le père physique (*ibid.*, p. 210 *sq.*); le verbe *salvere* n'est pas un verbe d'état dérivé de *salvus*, malgré toutes les apparences (*PLG*, p. 278), etc. Le raisonnement est si fréquent qu'il constitue la marque propre d'un style, constamment occupé à maintenir des distinctions là où les propriétés sont indistinctes.

Il est des exemples extrêmes. Ainsi, il existe, selon Benveniste, une racine indo-européenne de forme *dem-*, qui désigne la plus petite des divisions politiques, le premier cercle de l'appartenance sociale: la famille. Il existe d'autre part une racine verbale signifiant « construire » et qui a, elle aussi, la forme *dem-*. Ces deux entités sont homophones, mais totalement séparées, quant à la langue et quant à la réalité désignée. Second temps: la racine *dem-*, « famille »,

donne lieu à un dérivé de forme *dómos*, qui signifie « la maison » au sens où la maison est le lieu matériel de la famille; indépendamment, la racine *dem-*, « construire », donne lieu à un dérivé de forme *dómos*, qui signifie « la construction » et en particulier la maison en tant que bâtiment (« Homophonies radicales en indo-européen », *BSL*, 51, 1955, p. 20 sq.; *VI*, p. 307). On a ainsi deux formes, indistinguables du point de vue phonétique, mais aussi maximale-ment proches du point de vue des choses signifiées, puisque, dans une culture sédentaire comme l'était celle des Grecs, la maison est une construction. Malgré ces ressemblances maximales, les deux unités sont séparées par l'analyse.

En fait, de tels exemples reviennent à admettre, contrairement à Leibniz, qu'il existe dans la langue des êtres linguistiques distincts *sola positione*: les propriétés d'un être linguistique sont en gros de deux ordres, sa forme phonique et son sens; si aucun de ces deux ordres ne permet de discerner les unités, le principe des Indiscernables conclura qu'il n'y en a qu'une seule. C'est justement ce que ne conclut pas Benveniste; il tranche, au nom de la structure.

Ne retrouve-t-on pas alors un indécidable, à propos duquel, pourtant, l'on peut et doit trancher: soit la conjoncture même qui avait passionné Freud et Abel? Sans doute, il ne s'agit ni de *Gegensinn*, ni d'absence de la contradiction ou du Non, mais il s'agit de la structure réelle dont le *Gegensinn* et l'absence de la contradiction et du Non étaient les indices manifestes: le rejet du principe des Indiscernables et la disjonction des Uns. C'est en effet croire que les Uns

sont disjoints que de croire que deux unités n'en font qu'une du point de vue de leurs propriétés matérielles et pourtant en font deux du point de vue de l'analyse linguistique. Sans doute, tout est-il renversé: s'il y a de l'indiscernable chez Abel et chez Freud, c'est au nom d'un discernement externe. S'il y a de l'indiscernable chez Benveniste, c'est au contraire parce qu'il n'y a pas d'instance externe et que la décision ultime revient à la structure. Chez les premiers, la langue – langue naturelle ou langue du rêve – ne suffit pas à trancher; il arrive que compte pour deux dans la réalité désignée ou représentée ce qui compte pour un dans la langue. Chez le second, c'est la réalité qui est indistincte; il arrive que compte pour deux au regard de la langue ce qui compte pour un au regard des propriétés.

Mais ce renversement lui-même n'est rien qu'un *Gegensinn*: il s'agit toujours que deux comptent pour un. La linguistique d'Abel, fallacieuse et fantasmagorique, répète, en la retournant, la linguistique positive et rigoureuse de Benveniste. La première offre à la seconde son image renversée. Nous sommes au miroir et Benveniste n'y reconnut pas – le reflet sans doute était trop obscurci – l'objet qui l'avait inlassablement sollicité au travers de la reconstruction indo-européenne. Resterait à quelque Freud le soin d'établir la cause d'une méconnaissance. Peut-être même dirait-il, en juif de langue allemande, ce qu'était, pour un juif de langue française¹¹, si passionné d'Antiquité classique et de linguistique indo-européenne que jamais il ne parla du judaïsme, cette coupure invisible et sans trace, capable de séparer deux êtres entièrement pareils.

Note additionnelle de 2001

Lacan a déclaré son insatisfaction à l'égard de la position très roide de Benveniste concernant les sens opposés. Dans « Radiophonie » (*Scilicet*, 2/3, 1970, p. 62 = *AE*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 410), le ton est sévère : « carence du linguiste ». Mais dès le séminaire sur la « Lettre volée », une distance était marquée. Ayant écrit « Dépistons donc sa foulée là où elle nous dépiste » (*É*, p. 22), Lacan se commente lui-même en note : « Il nous plairait de reposer devant M. Benveniste la question du sens antinomique de certains mots, primitifs ou non... » De tels emplois le retenaient et ce serait un joli sujet d'étude philologique que de les relever au fil de ses écrits.

Un bel exemple, tardif : « Je m'insurge (...) contre la philosophie. Ce qui est sûr, c'est que c'est une chose finie. Même si je m'attends à ce qu'en rebondisse un rejet » (texte lu au séminaire du 15 mars 1980) ; entre « rejet » au sens négatif où une plainte est repoussée et « rejet » au sens positif où une plante repousse, l'oscillation est manifeste et sans doute, en l'occasion, indécidable.

De manière plus générale, les mots préfixés offrent souvent des sens opposés. Ainsi l'usage courant du verbe *démultiplier* repose sur l'emploi « négatif » de *dé-* ; il s'agit de réduire les vitesses. Mais il m'arrive assez souvent d'employer ce même verbe avec un *dé-* intensif, par analogie avec *dédoubler*, auquel cas il s'agit d'augmenter et non de réduire. On connaît

l'ambiguïté du préfixe *in-* (ambiguïté héritée du latin) : *in-*, généralement négatif (*intenable*), est parfois positif : *inflammable*. Le préfixe *re-* signifie tantôt qu'on agit une seconde fois de la même manière (répétition), tantôt qu'on agit une seconde fois de manière contraire (retour sur ses pas) : *refaire* est de ce fait équivoque entre « réitérer à l'identique » (« refaire le même geste ») et « transformer de fond en comble » (« refaire un texte »).

Lire sur ce point, la synthèse avisée de Jean Paulhan, *La Preuve par l'étymologie*, Paris, Minuit, 1953, p. 50-51, mais aussi Benveniste lui-même, *PLG*, p. 81.

Si l'on recherche des données qui ne dépendent pas des préfixes, voici quelques exemples, très généralement méconnus, quoiqu'ils se vérifient *mutatis mutandis* dans beaucoup de langues européennes. L'article indéfini *un* n'est pas simplement homonyme du nom de nombre *un* ; il en est une forme et c'est pourquoi il n'a pas de pluriel en français moderne. Mais ses conditions d'emploi sont telles qu'on ne peut introduire un nom par l'article *un* que si justement le référent implique l'existence d'une multiplicité de référents de même nature. En résumé, dire « un cygne » suppose qu'il y en ait plusieurs : *un* ne se dit que de ce qui n'est pas un.

Par opposition, l'article défini singulier ne se dit que de ce qui est un : de là son appropriation aux *unica*, le Soleil, la Terre, la Lune, l'Océan, etc. On sait que chez Mallarmé, le sonnet du Cygne repose tout entier sur le passage de « un cygne », premier mot du premier vers, à « le Cygne », dernier mot du dernier vers. Le premier vers dit qu'il n'y a pas un

cygne mais plusieurs, précisément parce qu'il emploie *un*; le dernier dit qu'il n'y en a qu'un, précisément parce qu'il n'emploie pas *un*.

On ajoutera une ambiguïté, qui pourrait elle aussi relever du *Gegensinn*: l'article *un* peut contribuer à désigner, au sein de la multiplicité, un individu particulier, opposable à l'espèce (« un violon se plaint au lointain ») ou un individu typique, valant pour l'espèce (« un violon est un instrument à cordes »). Parallèlement, *le* marque l'unicité de l'espèce: « le chat est un félin », mais il marque aussi l'unicité de l'individu et par là sa singularité: « le chat m'a griffé ». On sait le parti que Lacan a tiré de telles « chicanes » – c'est son mot; il est permis d'y reconnaître, loin de Benveniste, l'héritage de Freud. Sinon que Lacan, éclairé par Saussure, n'a besoin que de la synchronie; Abel du même coup se révèle non seulement incertain, mais surtout inutile.

La hiérarchie logique entre individu et espèce explique également ce bel exemple de *Gegensinn*, dû à A. Culioli (communication personnelle): le pilier de bar qui souhaite une dixième bière pourra commander, avec la même signification objective: « la même chose » (même espèce, d'où l'article défini) ou « une autre » (autre individu, d'où l'article indéfini).

Le couple fort hégélien « risquer sa vie »/« risquer la mort » repose essentiellement sur les particularités sémantiques du verbe *risquer*. Celui-ci a deux emplois: (A) le sujet risque de perdre un objet déjà existant, qu'il possède directement ou dont il a le

contrôle indirect; (B) le sujet risque de se trouver impliqué dans un processus à venir, où il n'est pas encore impliqué.

Les deux emplois sont péjoratifs: en (A), la perte de l'objet, en (B), l'implication dans le processus sont tenus pour malheureux.

Puisqu'en (A) il s'agit d'entités déjà existantes, le complément naturel est un substantif. S'il y a possession directe, la présence de l'article possessif renvoyant au sujet est naturelle et fréquente: « risquer sa fortune », « risquer sa vie ». S'il y a contrôle indirect par le sujet, alors le contexte présente un possessif (article ou génitif) indiquant par contraste le possesseur direct. Exemple de Littré: « Sachez que d'une fille, on risque la vertu/Lorsque dans son hymen son goût est combattu » (Molière, *Tartuffe*, II, 2).

Autrement dit, le possessif (article ou génitif) est présent dans l'emploi (A) parce qu'il est distinctif; dans « je risque ma vie », *ma* est distinctif dans la mesure exacte où l'on peut risquer la vie d'autrui. Un général, s'il était honnête, devrait toujours avertir ses soldats: « En lançant mon offensive, je risque votre vie. »

En (B), il s'agit d'un processus. On peut donc avoir comme compléments des propositions décrivant le processus; d'où « je risque de tomber »/« je risque qu'il me fasse tomber ». Cela est impossible dans l'emploi (A).

Si le complément est un substantif, ce substantif désigne un processus: dans « je risque la ruine », « ruine » désigne le passage de la richesse à la pauvreté; dans « je risque la mort », « mort » désigne

le passage de la vie à la mort. Dans de tels cas, le possessif quand il existe est un génitif subjectif (« ma ruine » = le fait que je sois ruiné, « ma mort » = le fait que je meure) et non pas un génitif de possession.

Cela étant admis, la seule possibilité pour que le sujet de *risquer* soit impliqué dans le processus, c'est qu'il soit également sujet du processus. Lorsque le complément est à l'infinitif, cette identité de sujets se traduit par l'absence de sujet exprimé; lorsque le complément est nominal, elle se traduit également par l'absence de sujet exprimé, autrement dit par l'absence d'article possessif.

Dans l'emploi B, le possessif (article ou génitif) est donc absent, parce qu'il serait à la fois redondant et non distinctif. Puisqu'on ne peut pas *« risquer la mort d'autrui » (mais seulement « la vie d'autrui »), on n'a pas « je risque ma mort », mais seulement « je risque la mort ». Le plus honnête des généraux ne peut dire à ses soldats: « en lançant mon offensive, je risque votre mort » (emploi A).

De là une apparence de paradoxe sémantique; on peut trouver dans deux phrases séparées et enchaînées: « En 1914, la France a risqué d'être vaincue. Sa défaite était programmée. » Dans cet enchaînement, l'infinitive « être vaincue » et le syntagme « sa défaite » sont équivalents quant à leur signification objective; ils devraient de ce fait être substituables *salva veritate*. Malgré cela, on n'aura pas: *« en 1914, la France a risqué sa défaite », mais seulement « en 1914, la France a risqué la défaite » (emploi B).

On ne peut dire « Paul risque sa vie » que d'un sujet encore vivant; la vie est traitée comme une entité que

le sujet possède directement (d'où *sa*) et qu'il peut perdre (emploi A). Pour la même raison exactement, on doit dire « Paul risque la mort »: on traite la mort comme un processus (passage de vie à trépas) et le possessif est exclu (emploi B). La symétrie *vie/mort* fait le reste: « risquer sa vie » et « risquer la mort » sont objectivement équivalents.

Il en va de même dans: « risquer sa santé »/« risquer un accident », « risquer son mariage »/« risquer un divorce », « risquer sa fortune »/« risquer la ruine », etc. Je laisse de côté la très intéressante question de l'article défini ou indéfini.



Notes

1. Texte publié dans *La Linguistique fantastique*, recueilli dirigé par S. Auroux, J.-C. Chevalier, N. Jacques-Chaquin, C. Marchello-Nizia, Paris, Clims-Denoël, 1985, p. 311-323. Sensiblement modifié.
2. Nous nous sommes fondé sur le recueil de K. Abel, *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, Leipzig, 1885, p. 313-367. La bibliographie d'Abel est assez abondante. On peut citer un ouvrage important: *Einleitung in ein Aegyptisch-semitisch-indoeuropaeisches Wurzelwörterbuch*, Leipzig, 1886, où Abel tente de démontrer l'unité linguistique des domaines égyptien et indo-européen. On trouvera un résumé de ses thèses, ainsi qu'une bibliographie, dans sa communication à la 10^e session du Congrès international des orientalistes, Société de géographie de

Lisbonne, 1892, « L'Affinité étymologique des langues égyptienne et indo-européennes ». Ces renseignements m'ont été aimablement communiqués par G. Roquet.

3. Le compte rendu du *Jahrbuch für Psychoanalyse* est traduit dans les *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933, p. 59-67. Pour *L'Interprétation*, nous utilisons la traduction de Meyerson, revue par D. Berger, publiée aux PUF en 1967. Le commentaire de Freud se trouve p. 274, n. 2.
4. M. Arrivé, « Quelques aspects de la réflexion de Freud sur le langage » (*La Linguistique fantastique*, p. 300-310), a étudié dans le détail les relations historiques et bibliographiques entre Freud et Abel. Il a également restitué la logique interne propre de K. Abel. Nous ne pouvons, sur ces points, que renvoyer à son travail, auquel nous n'avons rien à ajouter, sinon peut-être ceci: on serait tenté de croire que si l'attention de Freud a pu se porter sur Abel, c'est que ce dernier se présentait comme un spécialiste de l'égyptien. On aurait donc là un épisode singulier de ce qu'il faut bien appeler le rêve égyptien de Freud, manifesté par les comparaisons entre la « langue du rêve » et les hiéroglyphes, mais aussi par le Moïse égyptien. Laissons à d'autres le soin de commenter ce que peut receler de sens opposé dans les mots primitifs le nom même d'Abel, qu'il faudrait, en toute logique, entendre comme un représentant possible de Caïn. G. Roquet m'avait signalé une intéressante allusion à Abel et à Freud dans Hans Bellmer, *La Petite Anatomie de l'image*, Paris, Éric Losfeld, 1977, p. 19-22.
5. La notion de *Gegensinn* ne semble pas avoir soulevé le scandale dans la communauté linguistique. Dans

sa communication de Lisbonne, 1892, Abel fait état de commentaires favorables, parmi lesquels celui de Maspero, autorité en égyptologie, et celui de Sayce, autorité en grammaire comparée. Certains chercheurs ont repris la notion: ainsi Pott y a consacré un ouvrage entier, *La Linguistique égyptienne et les Études de Carl Abel sur la langue égyptienne*, et l'américaniste Brinton l'a appliquée aux langues amérindiennes (*Essays of an Americanist*, Philadelphie, 1890, ap. Abel, *ibid.*, p. 8).

On notera les dates: en 1910, la réputation d'Abel pouvait n'être pas éteinte. En tout cas, il n'est pas exact de dire, avec Benveniste (*ibid.*, p. 80), « aucun linguiste qualifié (...) à l'époque où Abel écrivait n'a retenu ce *Gegensinn der Urworte* ». Il est vrai, en revanche, que l'autorité d'Abel en égyptologie est actuellement nulle (communication de G. Roquet).

Ajoutons que le *Gegensinn* n'est qu'une des faces d'un phénomène plus large, l'autre étant le *Gegenlaut* qui « présente le mot sous la forme entièrement renversée, de telle sorte que *ser* devient *res* et que les deux formes, signifient également "diviser" » (Abel, *ibid.*, p. 7). La place nous manque pour discuter cette affirmation, en elle-même certainement erronée, mais non dépourvue d'intérêt. Quoi qu'il en soit, en combinant *Gegensinn* et *Gegenlaut*, on construit une théorie susceptible d'autoriser les rapprochements les plus indéterminés: l'unité des domaines sémitique, égyptien et indo-européen devient facile à démontrer. Il va de soi qu'à ce degré d'irréfutabilité la théorie perd tout intérêt.

6. « J'ai dit précédemment que le rêve n'avait aucun moyen d'exprimer la relation de contradiction, du contraire, du non... il n'en est pas absolument ainsi. » Freud

introduit alors les catégories *inversement, au contraire*, et distingue les cas où deux termes contraires sont identifiés et confondus, des cas où un terme est renversé en son contraire.

On notera que, en tout état de cause, la catégorie du Non n'est pas directement représentée: elle est ignorée dans la première série de cas (ce qui est à proprement parler le *Gegensinn*); elle est utilisée, mais non mentionnée, dans la seconde.

Or, cette réserve elle-même ne saurait être maintenue jusqu'au bout: le rêve est capable de représenter le Non, de mentionner directement cette catégorie: « Ne pas arriver à faire quelque chose dans le rêve est l'expression de la contradiction, du "non". Il faut donc corriger l'affirmation... selon laquelle le rêve ne peut exprimer le non » (*Interprétation*, p. 290).

7. « Quand il s'agit d'interpréter un élément..., on ne sait s'il doit être:

- a) pris dans un sens affirmatif ou négatif (relation de contraste);
- b) interprété historiquement (comme une réminiscence);
- c) compris d'une manière symbolique;
- d) interprété à partir du son du mot.

En dépit de ces possibilités multiples, on peut dire que la représentation qu'opère le travail du rêve et qui ne se propose certes pas pour but d'être comprise, n'offre pas au traducteur de difficultés plus grandes que ne le faisaient les vieux scribes d'hieroglyphes à l'égard de leurs lecteurs » (*Interprétation*, p. 293; traduction modifiée par nous).

8. G. Roquet a eu l'amabilité d'examiner les exemples tirés du domaine égyptien. Nous résumons ses conclusions

(G. Roquet, cela va de soi, ne saurait être tenu pour responsable des erreurs ou imprécisions qui pourraient entacher notre présentation sommaire):

a) Les exemples de sens opposés rassemblent des formes de date différente, sans tenir compte de l'évolution des sens au cours de l'histoire de la langue et sans tenir compte davantage de la désorganisation progressive de la graphie, notamment à l'époque ptolémaïque. Ils sont sans valeur.

b) Les adjectifs composés du type « vieux-jeune », etc. (Abel, *Gegensinn*, p. 321), reposent sur de fausses analyses. Pour fixer les idées, nous conserverons les transcriptions d'Abel, quoiqu'elles ne soient pas conformes aux règles actuellement en vigueur.

i) *khel seri* = *khel* (vieux) + *seri* (jeune).

En réalité, *khel* signifie le serviteur, l'esclave; combiné à *seri*, il signifie « jeune » (cf. lat. *puer*). Ce qui a trompé Abel, c'est qu'il existe un autre dérivé de *khel*, qui signifie le serviteur, mais s'est spécialisé, à date tardive, dans les communautés monastiques, de manière à désigner le moine plus âgé, par opposition au novice.

ii) *uesθōn* = *ue* (lointain) + *θōn* (proche).

En réalité, il n'y a pas ici de composé, l'élément *u-* initial est vraisemblablement un morphème intensif et l'élément *-s-* subséquent est un morphème causatif-factitif. Il n'y a qu'un seul noyau lexical *tn-*. Enfin le sens de « proche » donné à l'ensemble est inexact. La traduction serait « s'étaler, se déployer ».

iii) *ebol ghen* = *ebol* (dehors) + *ghen* (dedans).

L'analyse est juste, mais il n'y a pas de composition contradictoire: l'interprétation doit prendre en compte un mouvement qui va de l'extérieur vers l'intérieur. Il

n'y a pas plus de *Gegensinn* que dans l'anglais *upside down* ou le français *sens dessus dessous*.

9. Les philologues soutiennent que cette dualité de sens s'est révélée insupportable et que, pour cette raison, le sens de « prostituée » a disparu de l'usage. L'explication est fragile: il est toujours aventureux de déterminer *a priori* ce qu'une langue peut ou ne peut pas supporter en matière d'ambiguïté. De plus, il semble bien qu'en anglais moderne le sens « scandaleux » ait été réactivé, moyennant un déplacement: *queen* signifie aujourd'hui, spécifiquement, l'homosexuel masculin efféminé. Qu'il s'agisse toujours et encore de la position de la femme comme limite, cela est trivial, de même que le parallèle avec l'usage, par Jean Genet, du nom propre *Divine* ou *Notre-Dame*.
Quoi qu'il en soit, il faut admettre que le lexème *queen*, en anglais moderne, comme en moyen anglais, est porteur d'un *Gegensinn*.
10. Noter la différence entre l'article possessif *sa* et l'article défini *la*; elle est explicable (voir *infra* ma « Note additionnelle »).
11. En 1985, je tenais Benveniste pour séfarade et en faisais état dans la version originale du présent texte. En réalité, seul son père, Mathieu Benveniste, l'était. Mme F. Bader a établi que sa mère, Marie Malkenson, était née à Vilna. Cf. *infra*, p. 141 sq.

BENVENISTE II

*Ibat obscurus*¹

Des acteurs majeurs du programme structuraliste, E. Benveniste est celui qui a le moins parlé de lui-même. Non que sa vie n'eût pas été traversée d'événements. Certains sont connus et, hormis une carrière aux débuts fulgurants, la plupart sont malheureux: sa révocation de l'enseignement public en 1940, pour appartenance à la race juive (il avait été élu au Collège de France en 1937); la perte de sa documentation scientifique durant l'Occupation (il ne parvint jamais à la reconstituer complètement); la déportation et la mort de son frère aîné (lui-même fut prisonnier de guerre, puis s'étant évadé, parvint à passer en Suisse); la maladie; la solitude, qui ne s'allégea que tardivement; l'aphasie définitive en 1969. D'autres épisodes sont entourés de légendes, dont on commence seulement à démêler les fils. La biographie d'E. Benveniste (1902-1976) traverse plusieurs couches de l'histoire de la France du xx^e siècle: les communautés juives d'Europe; les mouvements révolutionnaires; l'École linguistique de Paris; le structuralisme; le déclin des institutions intellectuelles de langue française.

Touchant les mouvements révolutionnaires, une donnée: E. Benveniste avait signé en 1925 plusieurs